

# Recherches sur quelques épées du XV<sup>e</sup> siècle conservées en Valais

Trop souvent, malheureusement, les armes anciennes sont méconnues. Le profane ne voit en elles que de vulgaires morceaux de fer rouillés ou tordus, qui iront promptement aboutir à la fonderie si ce n'est aux gadoues. Il est vrai qu'intrinsèquement ces pièces n'ont que très peu de valeur, et que leur conservation et leur entretien demandent du temps et des connaissances particulières. Toutefois, ces armes anciennes représentent une valeur historique qui n'est pas à dédaigner. Grâce à elles, il est possible de retracer des tranches de l'histoire guerrière d'un pays et d'étudier cet art tout spécial qu'était l'art de l'armurerie.

Chaque époque a fourni des chefs-d'œuvre, et nous ne citerons ici que les fameuses armures ciselées ou gravées à l'eau-forte de la Renaissance. Chaque partie de l'équipement militaire était une petite merveille artisanale qui, aujourd'hui encore, laisse parfois nos meilleurs ouvriers spécialisés.

Ces armes ne se trouvent malheureusement plus ou presque plus. Parfois, en « fouinant » chez un antiquaire ou chez un brocanteur, on peut tomber, la chance aidant, sur une pièce intéressante. Mais encore là, la plus grande prudence s'impose, car les imitations du XIX<sup>e</sup> siècle sont assez fréquentes !

Par contre, les pièces dites « de fouilles » sont en général authentiques, bien qu'également rares. Trouvées au cours de terrassements, ces armes portent leur âge incrusté en elles, âge représenté en l'occurrence par la rouille profonde qui les recouvre. Que l'on se garde bien d'essayer de nettoyer ces pièces par grattages ! On risquerait d'attaquer le métal encore sain, et le mal serait irréparable. Actuellement, de nouvelles méthodes chimiques permettent de débarrasser l'objet de toute cette oxydation, sans aucun risque pour le métal. Une fois l'arme propre et nette, une application de résine synthétique liquide la préservera définitivement de toute attaque par des agents extérieurs : humidité, air ambiant, haleine, etc. Ainsi traitée, une arme peut être cataloguée et conservée sans que l'on risque de la voir se désagréger chaque jour davantage, pour finir en morceaux.

Nombre de pièces très anciennes sont perdues, faute de soins, pour les musées et pour les collectionneurs. Nous ne saurions assez conseiller le « quidam » qui trouve une pièce ancienne, de la faire expertiser *avant* de la nettoyer ou de la jeter. Une fausse manœuvre dans le nettoyage ou une trop grande promptitude à s'en défaire, risquent de priver à tout jamais l'Histoire d'un de ses témoins importants.

L'occasion qui nous a été donnée récemment de pouvoir étudier quelques épées médiévales n'ayant subi aucune transformation au cours des âges, et, de plus, en excellent état, est une aubaine assez rare pour que nous consacrons un article à ces exemplaires typiques du XV<sup>e</sup> siècle conservés en Valais. Le fait que ces épées ont été utilisées dans notre canton ne confère que plus de valeur à ces remarquables pièces historiques, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute <sup>1</sup>.

Il nous paraît opportun de rappeler au préalable, la construction, l'évolution puis l'utilisation de l'épée à travers les âges ; cette brève introduction facilitera la compréhension de notre exposé.

## CONSTRUCTION D'UNE EPEE

(Fig. A)

L'épée, qui semble à première vue faire un tout, est en réalité un assemblage de pièces bien distinctes, créées chacune dans un but bien défini ; ce sont précisément ces parties de l'arme qui permettent, par leur forme et par leur dimension, de dater l'arme.

La *lame* (g) est la partie principale de l'épée. Très courte à l'origine, elle peut être à un ou à double tranchant. Elle est creusée en son centre, dans le sens de la longueur, par une *gouttière* (ou gorge d'évidement) (h), qui lui donne plus de souplesse et de résistance. Cette gouttière est parfois remplacée par une *arête* médiane dans les épées d'estoc <sup>2</sup>. Le *talon* (f) est la

---

<sup>1</sup> Aussitôt après avoir acquis cette remarquable épée chez M. Léopold Rey, antiquaire à Sion, nous l'avons envoyée à M. le Dr Hugo Schneider, conservateur au Musée National Suisse à Zurich. Nous tenons à le remercier pour les précieuses indications qu'il nous a transmises. Nous lui devons également une partie des photos qui illustrent ce texte, et nous lui en sommes très reconnaissant.

M. Clément Bosson, conservateur de la salle d'armes du Musée d'Art et d'Histoire de Genève, que nous avons également consulté à ce sujet, est catégorique quant à l'authenticité et à la grande beauté de cette arme. Nous le remercions vivement pour ses très judicieuses informations.

<sup>2</sup> L'épée d'estoc désigne l'arme dont la fonction principale est de « pointer », par opposition à l'épée de taille, dont le but est de trancher.

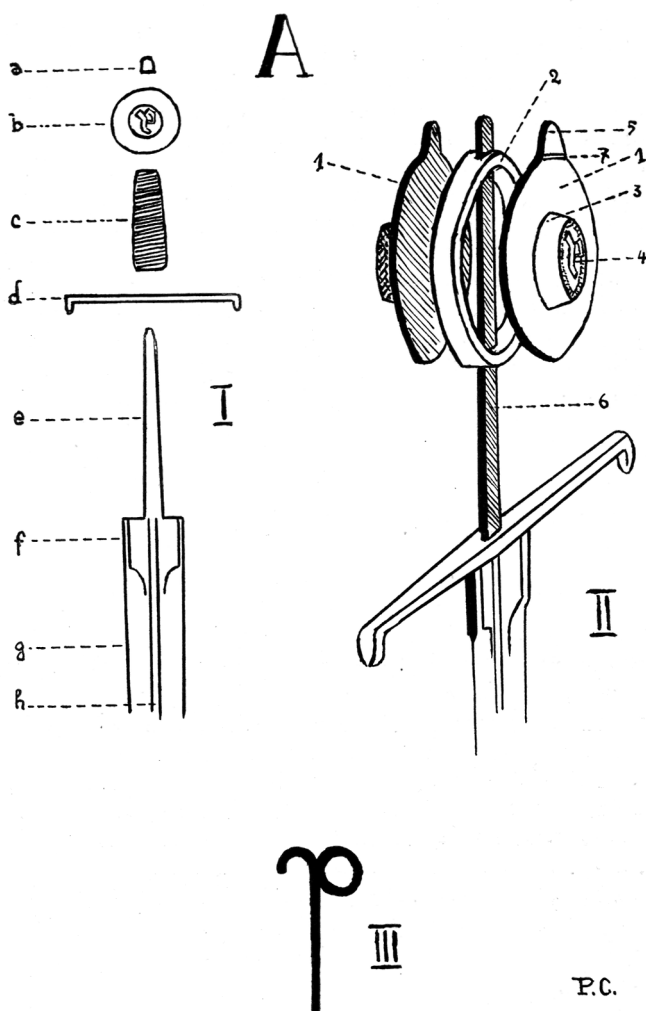


Fig. A. — Décomposition de la poignée de l'épée de la régale sédunoise.

petite surface de la lame qui joute la poignée et qui est dépourvue de tranchant. Partie intégrante de la lame, la *soie* (e) est un étroit prolongement métallique qui traverse toute la poignée et se rive à l'extrémité supérieure, afin de maintenir solidement tout l'ensemble. La partie défensive de l'épée, la *garde* (d), est une tige de métal droite ou courbe, de section polygonale ou ronde, dont la fonction est de protéger la main contre les coups de l'adversaire. Les deux bras de la garde portent le nom de *quillons*, et leur extrémité s'infléchit souvent vers la lame. Pour permettre une meilleure préhension de l'arme, un corps creux, nommé *fusée* (c), recouvre la soie au-dessus de la garde. De section généralement ovale, parfois ronde, la fusée est souvent recouverte de cuir ou de peau, elle-même étant ordinairement en bois. Coiffant la fusée de son bloc massif, le *pommeau* (b) sert, par son poids, à équilibrer l'arme dans la main. Très rudimentaire à l'origine<sup>3</sup>, il devient de bonne heure un élément artistique de l'épée et s'orne de gravures et d'incrustations. Il sert souvent de reliquaire<sup>4</sup>. Tout l'ensemble est enfin couronné par un *bouton de rivet* (a), sur la tête duquel l'extrémité de la soie est rivée à chaud, assurant ainsi une parfaite cohésion entre toutes ces pièces.

## EVOLUTION DE L'EPEE

Aussi loin que nous remontons dans le temps, nous retrouvons toujours, sous des appellations diverses, mais sous des formes relativement similaires, cette arme blanche typique, qui prendra assez tardivement le nom d'épée.

Nous n'approfondirons pas l'évolution de cette arme durant la préhistoire. Que l'on sache seulement qu'environ 2000 ans avant Jésus-Christ, des épées courtes de cuivre sont déjà en usage en Syrie, en Grèce et dans certaines régions de l'Europe centrale<sup>5</sup>. Dérivées directement des poignards, ces épées (ou glaives) ont une longueur totale de quelque 65 centimètres, et

---

<sup>3</sup> A ses débuts, le pommeau n'est qu'un léger renflement faisant partie intégrante de la soie et devant empêcher l'épée de glisser hors de la main.

<sup>4</sup> Extrait de la *Chanson de Roland* :

... Quand Roland voit qu'il ne peut briser son épée, il se dit à lui-même : « Ah ! Durandal, comme tu es belle et sainte. En ton pommeau as-tu assez de reliques ?... Une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, des cheveux de monseigneur saint Denis, et aussi du vêtement de la Vierge Marie... ».

Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, tome 5, Paris, 1855, p. 368.

<sup>5</sup> R. Forrer, *Die Schwerter u. Dolche in ihrer Formenentwicklung*, Leipzig, 1905, p. 3.



consistent en une lame et en une poignée dépourvue de pommeau. La lame elle-même conserve la forme de celle du poignard, large au talon et allant par un arrondi en s'effilant rapidement vers la pointe. Une arête médiane, fortement marquée, court au centre de la lame et renforce la pointe par son épaisseur.

Mais laissons la préhistoire, et avec elle toutes les époques et toutes les formes intermédiaires (Hallstatt, La Tène, glaives de bronze, romains et gaulois), pour arriver à l'époque romane.

Avec les *spathas* nordiques <sup>6</sup>, l'épée trouve sa forme définitive, et si certains de ses éléments ne sont encore qu'à l'état embryonnaire (p. ex. la garde), ils n'en sont pas moins présents. Dès le IX<sup>e</sup> siècle, lame, garde, fusée et pommeau sont et resteront les caractéristiques de cette arme.

Voici, résumée à grands traits, l'évolution de ces éléments au cours du moyen âge (Fig. B) :

Durant le XI<sup>e</sup> siècle, le pommeau est de forme hémisphérique et, la soie, très courte, permet tout juste la préhension de l'arme. La garde, très étroite, dépasse de peu les tranchants de la lame.

Au XII<sup>e</sup> siècle, le pommeau est de forme lenticulaire. Si la soie ne change pas, la garde par contre s'allonge, et les quillons droits dépassent de beaucoup les bords de la lame. L'épée prend sa célèbre forme « en croix » et la conservera pendant environ 500 ans.

Le XIII<sup>e</sup> siècle est caractérisé par l'apparition du pommeau plat en hémicycle, rivé à la soie par le sommet de l'arc. La soie s'allonge légèrement, et vers 1240, on la coiffe du fameux pommeau discoïdal, bien connu dans l'iconographie médiévale. La garde reste identique à celle du siècle précédent <sup>7</sup>.

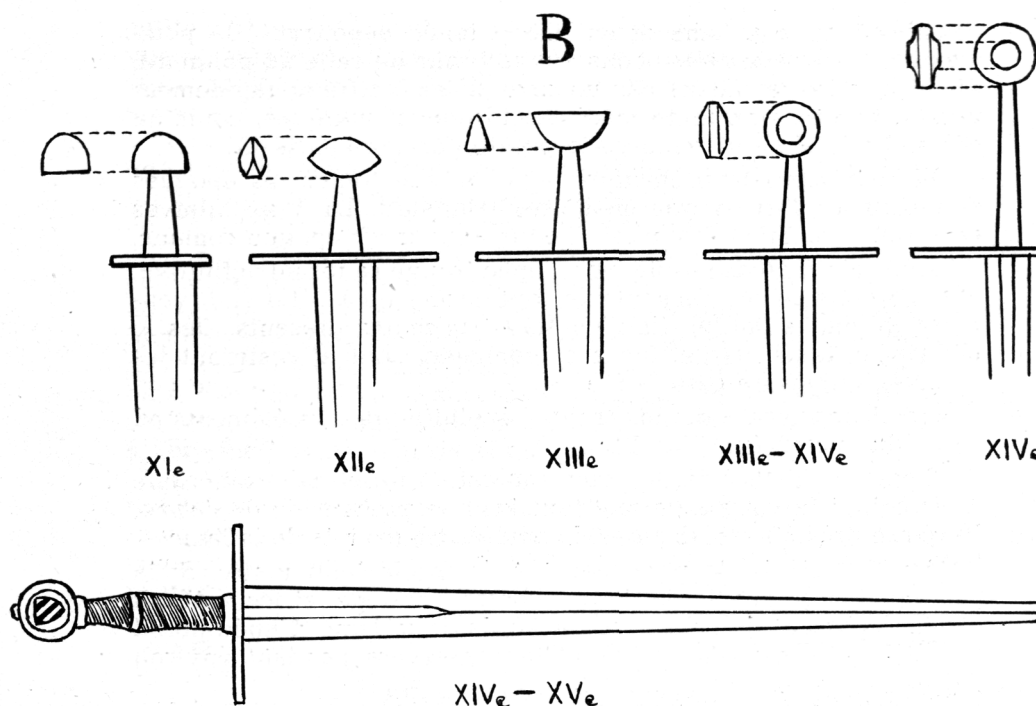
Tous les glaives ou épées de ces périodes possèdent une lame puissante, relativement courte, creusée d'une large gouttière, et la fuite des tranchants se termine par un arrondi qui exclut les coups de pointe. Le talon fait défaut, et les tranchants vont jusqu'à la garde.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, nous sommes en pleine époque gothique, et l'épée subit maintes modifications. Avec l'introduction des défenses de corps en mailles, héritage des Croisades, ainsi que des

---

<sup>6</sup> Sous le nom de « *spathas* », on entend les épées nordiques (germaniques et scandinaves) de la période des grandes migrations, et spécialement les épées des Vikings, à pommeaux triangulaires et souvent trilobés, ornés d'inscriptions runiques ou de figures géométriques. La soie en est très courte, la garde épaisse ne dépasse que de très peu les tranchants de la lame. Cette dernière est massive et creusée d'une large gouttière.

<sup>7</sup> Il serait faux de croire que le pommeau discoïdal apparaisse à cette époque pour la première fois. Déjà au XII<sup>e</sup> siècle cette forme est usitée. Toutefois, la prédominance générale de son emploi ne se situe qu'à partir du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.



P.C.

Fig. B. — Evolution de l'épée du X<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle.

premières armures de plates, les coups de taille ne suffisent plus à mettre l'adversaire hors de combat. Il faut trouver le moyen de percer le haubert ou de disjoindre les pièces d'armure. A cet effet, l'épée devient pointue et sa lame s'allonge. Pour éviter que celle-ci ne ploie sous la puissance du coup d'estoc, on abandonne la gouttière centrale et on la remplace par une forte arête médiane. Parallèlement, le pommeau devient plus lourd afin de contrebalancer le poids de la lame. Pour éviter toutefois l'emploi d'un pommeau trop massif, donc inesthétique, on allonge la soie, ce qui augmente le « bras de levier » du système. La préférence est toujours accordée à la forme discoïdale, mais le pommeau emprunte également d'autres formes géométriques : octogonale, rhombique, pyramidale, etc.

C'est au XV<sup>e</sup> siècle que l'épée atteint sa plus haute perfection de formes. L'équilibre idéal de ses proportions, l'utilisation rationnelle de toutes ses possibilités, en font une merveille de la technique et de l'art. Pouvant frapper de taille et d'estoc, le che-

valier de l'époque dispose d'une arme redoutable, forgée et trempée par des maîtres-armuriers, qui joignent à leur expérience un sens inné de l'art majestueux de l'ère gothique. La sobriété des lignes et la simplicité étudiée de la décoration forcent notre admiration.

Le raffinement de l'escrime, au XVI<sup>e</sup> siècle, nécessite une protection accrue de la main. L'introduction dans la garde de l'écusson, de l'arc de jointure, de « pas d'âne », de contregarde, etc., font de celle-ci un enchevêtrement de lignes droites et courbes, dans lequel doit se briser la lame adverse.

C'est également au XVI<sup>e</sup> siècle, après quelques timides essais au XV<sup>e</sup>, que l'épée à deux mains fait carrière. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cette redoutable épée n'est que très peu employée sur les champs de bataille. On l'emploie plutôt pour la défense des positions fortifiées (épée de brèche) ou pour la garde des bannières.

Nous n'irons pas plus avant dans ce bref exposé sur l'évolution du glaive et de l'épée. Le sujet est beaucoup trop vaste pour que nous puissions le traiter ici dans ses détails. Nous nous sommes limité aux caractéristiques essentielles de chaque époque, et les dérogations à ce bref schéma sont nombreuses. Il est impossible d'assigner des dates précises à l'apparition ou à la disparition de telle ou de telle particularité, aussi n'avons-nous tenté de dégager que la tendance prédominante de chaque siècle.

## UTILISATION DE L'EPEE

Comme nous l'avons déjà dit, la principale fonction de l'épée est de tailler ou de pointer. Nous ne voulons pas nous étendre sur cet emploi classique, mais bien plutôt considérer quelques aspects insolites et peu connus de l'utilisation de cette arme.

Contrairement à la logique, la lame de l'épée ne semble pas avoir été toujours la seule partie offensive de cette arme. D'anciennes chroniques révèlent par leurs miniatures<sup>8</sup>, des combattants tenant leur épée à pleines mains par la lame, et s'en servant comme d'une masse d'armes. D'autres dessins nous montrent que la garde pouvait aussi servir de croc pour faire perdre l'équilibre à l'adversaire ou pour l'amener à portée de la dague ou de la hache d'armes. Comme bien l'on pense, la lame est toujours d'un acier exceptionnellement résistant, et seul l'emploi de mitaines (ou mitons) de mailles permet d'éviter la morsure du métal sur les paumes de main !

---

<sup>8</sup> Charles Brusten, *L'armée bourguignonne de 1465-1468*, Bruxelles, 1953, planches 48 et 49.

Les trois grands types d'épées du moyen âge sont les suivants :

*l'Épée de taille*, conçue exclusivement pour jouer du tranchant de la lame,

*l'Épée d'estoc*, servant spécialement à pointer, et

*l'Épée mixte*, de taille et d'estoc, permettant les deux utilisations précitées, et parmi lesquelles se classent les « épées d'arçon » que nous aurons l'occasion d'étudier plus loin.

Intentionnellement, nous ajouterons à ces trois grands groupes d'autres types d'épées médiévales, à but bien défini, et qui empruntent les caractéristiques des épées susmentionnées.

Citons tout d'abord les *épées de cérémonie* et celles *d'apparat*, qui sont généralement de la forme des épées mixtes. Forgées avec un soin minutieux, ces épées sont remarquables par leurs proportions et par la richesse de leur décoration. Beaucoup plus rares que leurs sœurs de « bataille », elles devaient également servir en combat à leur origine. Leur détenteur ne s'en défaisait certes pas au moment du danger, trop fier qu'il était de pouvoir montrer, tant aux siens qu'à l'ennemi, l'emblème de sa charge ou de sa puissance !

D'utilisation moins noble, mais très fréquente, l'épée — ou *glaive de justice* — était confectionnée en fonction de sa sinistre besogne. La lame est puissante et longue ; la poignée permet l'emploi des deux mains. Cette épée lourde emprunte la forme de l'épée de taille avec la pointe arrondie, ou celle de l'épée mixte, avec lame large et pointue.

Quant à l'épée classique, on peut dire, sans risque d'exagération, qu'elle joue un très grand rôle dans la vie du moyen âge. Arme individuelle, à laquelle le chevalier doit plusieurs fois sa vie, l'épée est l'insigne même de l'élite médiévale. C'est la fierté et l'orgueil de son possesseur, qui la soigne et la respecte à l'égal d'un être très cher. On la baptise de noms de fantaisie, qui sont parvenus jusqu'à nous par le truchement des légendes et des chansons de geste. L'épée de Siegfried se nomme « Balmung » ; celle de Roland, « Durandal » ; celle du roi Arthur, « Caliburn » ; celle de Charlemagne, « Joyeuse » ; celle du traître Ganelon, « Mulagir » (= Mal agir), etc...

Le chevalier peut se défaire de son heaume ou de son haubert, jamais il ne se séparera de son épée. Elle l'accompagne dans tous ses déplacements et veille au chevet de sa couche durant son sommeil<sup>9</sup>. C'est par l'épée que l'on est sacré chevalier ; c'est sur elle que l'on prête serment. Le père la remet solennellement à

---

<sup>9</sup> Certaines épées courtes médiévales se nommaient même « épées de chevet ».

son fils aîné avant de mourir, et c'est elle encore qui sera immortalisée sur le gisant qui orne le tombeau du chevalier<sup>10</sup>.

On lui attribue même des pouvoirs surnaturels, et cette croyance s'explique par la présence très fréquente de reliques des saints à l'intérieur du pommeau. Ces reliques confèrent une solennité et une valeur toute spéciale aux serments prêtés sur l'arme ; elles permettent au chevalier blessé à mort de se recueillir et de se préparer au Grand Voyage avec l'assistance de ces objets sacrés. Dans une évocation des anciens hidalgos, l'écrivain espagnol Azorin montre le gentilhomme castillan prenant en mains, à son lever, son épée pour la regarder avec amour, la contempler intensément, parce qu'elle représente pour lui l'Espagne avec sa chevalerie chrétienne, son âme altière et énergique.

Plus qu'une arme, l'épée devient un symbole. La Haute Justice est représentée par le Droit de Glaive. L'épée est l'image même de la Franchise, celle du Bien triomphant du Mal. Insigne de la puissance temporelle, elle figure toujours au côté des empereurs, des rois et des princes, auxquels elle est remise solennellement. Jamais dans toute l'Histoire, un objet profane n'a provoqué un tel engouement, et, actuellement encore, dans bien des armées, l'épée demeure le signe distinctif du chef et représente son honneur. Il n'est nul besoin de rappeler l'infamante cérémonie de la dégradation, où l'acte principal consiste à briser l'épée du condamné !



Toutes trois du XV<sup>e</sup> siècle, les épées conservées en Valais présentent chacune des caractéristiques intéressantes qui permettent, sans doute possible, de les situer dans le temps, et d'attribuer à chacune sa fonction primitive :

- I. Épée de cérémonie du début du XV<sup>e</sup> siècle.
- II. Épée de justice du milieu du XV<sup>e</sup> siècle.
- III. Glaive de justice de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>10</sup> Viollet-le-Duc, ouvrage cité ; tome 5, p. 402 :

« ... L'épée était en effet, pendant le moyen âge, considérée comme un symbole de souveraineté. On investissait quelqu'un par le bâton, la lance, l'épée : „ Par la pointe de cette épée de douze livres pesant d'or, je te rends le royaume que tu m'as volontairement donné ! ” » (Dudo, *De moribus Normannorum*).

« ... Dans les assemblées solennelles présidées par le suzerain, l'épée était posée sur une crédence au milieu du parquet. »

« ... Quand un ennemi était vaincu en combat singulier, et que le vainqueur voulait rendre hommage à sa bravoure, à sa loyauté, il posait sa propre épée sur le cadavre. Il arrivait même que cette coutume était observée à l'égard d'un ennemi vaincu, considéré comme traître. C'était alors un hommage qu'on rendait à la Mort, une sorte d'oubli de l'injure. »

# I. Épée de cérémonie du début du XV<sup>e</sup> siècle

(Fig. C et D)

Épée à première vue des plus classiques, cette arme, remarquable par la trempe de son acier, mesure 1,045 mètre pour une lame de 85 centimètres. Cette dernière est caractérisée par la présence d'un talon de 5 centimètres pour une largeur de lame de 5,2 centimètres. La présence de ce talon, souligné par une gravure très simple, permet déjà de limiter avec assez de précision l'époque de sa forge. Chaque face de la lame est creusée d'une gouttière de 43 centimètres, dans laquelle est frappée la marque de son batteur (Fig. A III).

La garde est droite, allant en s'amincissant vers l'extrémité des quillons. L'extrême pointe de ceux-ci est recourbée à angle droit vers la lame, et cette particularité nous fait penser à l'épée d'estoc du Metropolitan Museum de New York<sup>11</sup>, ainsi qu'à d'autres épées plus anciennes exposées dans les musées européens<sup>12</sup>.

La fusée de bois, rongée par le temps, fait défaut. Quant à la soie, elle ne présente rien de spécial. Seule, sa longueur de quelque 10 centimètres indiquerait une arme du XIV<sup>e</sup> siècle.

Le pommeau est de beaucoup la partie la plus intéressante de cette épée. Contrairement à la coutume qui veut des pommeaux massifs, celui-ci est creux et formé de parties et de métaux différents (Fig. A II). Les deux disques de fer montés sur cuivre (1) sont reliés entre eux par une bague de fer (2), traversée elle-même de bas en haut par la soie (6). Nous admirons ici l'ingéniosité de l'armurier qui, pour équilibrer une lame légère, se devait de faire un pommeau de poids correspondant tout en conservant à l'épée sa forme classique. Véritable chef-d'œuvre d'art et de technique, ce genre de pommeau est très rare, et, à notre connaissance, il n'en existe point dans nos musées suisses. Chaque disque latéral porte en son centre une protubérance conique creuse (3), fermée à son extrémité antérieure par une pastille de cuivre (4) gravée d'une lettre « P » gothique. Il est très probable que ces deux plaquettes de cuivre recouvrent quelques reliques<sup>13</sup>, mais la beauté et la rareté de cette épée

---

<sup>11</sup> Stephen V. Grancsay, *Medieval and Renaissance Arms and Armour*, Hagerstown (Maryland), 1955, fig. 57.

<sup>12</sup> M. le colonel L. Robert nous signale une épée à garde identique dans : *Catalogue du Musée de l'Artillerie*, Paris, 1891, tome III, N° J. 10.

<sup>13</sup> M. le général Francesco Sartoris, conservateur honoraire de l'*Armeria Reale* de Turin, que nous avons consulté au sujet de cette épée, nous a con-

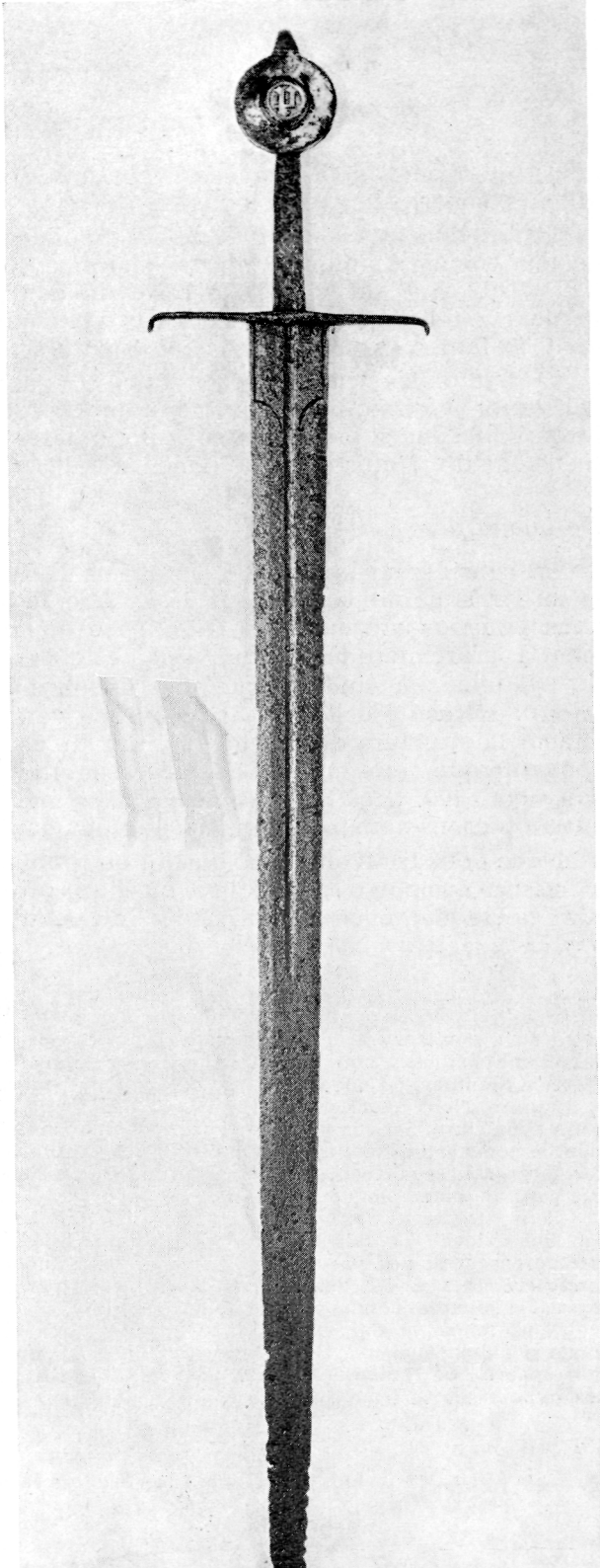


Fig. C. —  
**L'épée de la régalie  
des Evêques de Sion.**  
(propriété de l'auteur)

nous interdisent de violer ces reliquaires éventuels, qui par ailleurs, sont scellés dans le métal.

Primitivement, les pastilles de cuivre étaient de surplus dorées au feu, comme l'indiquent encore clairement les quelques traces d'or visibles. D'autre part, le reste du pommeau, ainsi que la garde, étaient entièrement recouverts d'une mince couche d'étain, dont de larges surfaces subsistent encore.

Le bouton de rivet (5) est factice. L'armurier a donc voulu conserver à cette arme une tradition de forme, et aussi a-t-il forgé cette petite proéminence, sans oublier de graver la ligne théorique de jointure avec le pommeau (7).

### *De quand date cette épée ?*

En considérant la forme générale de l'arme, le rapport entre la soie et la garde, la longueur de la lame, le pommeau discoïdal, nous pouvons affirmer que cette épée appartient indiscutablement à la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, en étudiant quelques détails importants comme le talon, l'extrémité des quillons recourbée vers la lame, et spécialement la structure du pommeau creux, nous sommes obligés de convenir que cette épée a été forgée environ 100 ans plus tard, soit vers 1400. Il est impossible de fixer une date à un an près, aussi opterons-nous pour la période s'étendant de 1390 à 1405.

Nous nous trouvons donc devant un problème très intéressant et assez complexe : Pourquoi aurait-on forgé, au début du XV<sup>e</sup> siècle, une épée sur un modèle du début du XIV<sup>e</sup> siècle ?

---

firmé la présence très fréquente de reliques dans le pommeau. D'après cet érudit, il ne fait aucun doute que les protubérances ornant le pommeau de notre épée contiennent des reliques. Ne voulant pas fonder notre étude sur de pures hypothèses, nous nous sommes rendu auprès de la maison Giovanola Frères à Monthey, où une double radiographie du pommeau a été prise de face et de profil. Nous avons pu ainsi nous persuader « de visu » du bien-fondé de notre conjecture. Sans crainte d'erreur, nous pouvons affirmer que non seulement le pommeau est creux, mais encore que les protubérances ornant chacune des faces sont également évidées, leur extrémité supérieure n'étant fermée que par une mince plaque de cuivre doré.

Cette structure interne correspond tout à fait à la coutume du moyen âge qui exigeait de tels évidements afin d'y abriter des reliques. Il n'est malheureusement pas possible de discerner l'éventuelle relique ; celle-ci est forcément de moindre densité que le métal, et par suite, n'arrête pas les rayons et n'impressionne pas la plaque sensible.

Nous tenons à remercier la Maison Giovanola Frères à Monthey, qui a mis si obligeamment à notre disposition son personnel qualifié et son puissant appareil de radiographie pour métaux. Grâce à ces moyens techniques, nos hypothèses se trouvent entièrement confirmées.





## *Hypothèses sur la destination de cette épée.*

La première particularité qui nous frappe est l'anonymat de cette arme. A l'exception de la lettre « P » gothique ornant les deux faces du pommeau, et de la marque du forgeron sur la lame, aucune autre indication ne nous permet d'attribuer cette épée à un personnage quelconque. L'omission volontaire de toute marque personnelle sur une épée de cette classe semble plus qu'étrange. Il est de coutume au moyen âge de faire graver ou d'incruster ses armoiries sur son épée, et ceci surtout s'il s'agit d'un personnage puissant et fortuné. Or, par sa richesse et par sa perfection, notre épée devait certainement être destinée à une personne éminente de l'époque.

Un autre facteur important est la légèreté (toute relative) de cette arme. Bien que forgée dans un acier supérieur à la moyenne, cette lame n'a pas la puissance nécessaire pour rudoyer le bacinot ou pour faire sauter les mailles du haubert. Nous ne pouvons donc pas la classer parmi les armes de « combat », mais bien plutôt parmi les armes « de cérémonie » ou d'« apparat ». La richesse même de la monture semble aussi confirmer cette hypothèse.

Une épée « d'honneur » aurait été gravée inévitablement aux armes de son destinataire. Notre épée ne possédant qu'une initiale ne peut guère se rattacher à cette catégorie.

Resterait l'hypothèse d'une épée de cérémonie *intentionnellement* anonyme. Ce qui impliquerait que le futur destinataire de cette arme n'était pas connu personnellement, et que cette épée ne lui était pas attribuée à titre privé. Elle aurait donc été plutôt un emblème représentant une charge publique très importante de l'époque, et l'anonymat voulu aurait permis de transmettre cet emblème par voie d'élection ou de succession à des personnages nommés à la même charge ou dignité, sans appartenir forcément à la même famille. L'initiale gravée sur le pommeau représenterait donc la charge et non le dignitaire qui était revêtu de celle-ci.

D'autre part, l'épée a été construite vers 1400 sur une forme typique du début du XIV<sup>e</sup> siècle ; il semble bien que l'armurier ait voulu par là maintenir une tradition de forme. L'original a peut-être été perdu ou détruit, et on a essayé de le reproduire tout en utilisant une nouvelle technique.

Nous laissons à M. le Dr G. Ghika, archiviste-adjoint de l'Etat du Valais, le soin de donner un acte d'origine à cette splendide épée gothique<sup>14</sup>. Toutefois, nous parlerons encore dans les pages qui suivent de deux autres épées médiévales.

<sup>14</sup> G. Ghika, *Le glaive des évêques de Sion et les glaives de justice valaisans*, dans *Annales valaisannes*, 1960, pp. 593-624.

## II. Epée de justice de l'Abbaye de Saint-Maurice

(Fig. E et F)

A l'origine, chaque dizain devait posséder son épée de justice. Malheureusement, celles-ci ont disparu, et nos musées valaisans n'en possèdent point à notre connaissance.

Nous avons pu admirer deux magnifiques exemplaires du début du XVI<sup>e</sup> siècle, et provenant de notre canton, dans la salle d'armes du Musée d'Art et d'Histoire à Genève, où ils se trouvent exposés. Un autre exemplaire, de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, également de provenance valaisanne, se trouve dans notre collection, et nous nous permettrons d'en dire quelques mots à la fin de cet exposé.

Mais à part ces trois exemples, il aurait été difficile d'en citer d'autres.

C'est dire combien nous avons été heureux de pouvoir admirer une pièce remarquable appartenant à l'Abbaye de Saint-Maurice. Le chanoine François Tonoli († 1947), archiviste, l'avait naguère tirée des archives où elle était conservée, pour l'exposer à la bibliothèque capitulaire, mais il restait à étudier sérieusement sa valeur historique.

Nous avons eu le grand privilège d'avoir cette épée durant plusieurs jours chez nous, et avons pu de ce fait l'observer tout à loisir.

Il s'agit indiscutablement d'une authentique épée du milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Son utilisation primitive peut être discutée, mais sur la base de notre étude, nous pouvons avancer, sans trop risquer de nous tromper, que cette épée devait servir de glaive de justice.

Les épées (ou glaives) de justice étaient forgées et construites en fonction de leur sinistre besogne. On recherchait avant tout une arme puissante, sans s'arrêter à la recherche artistique des formes. La décapitation devait se faire, si possible, d'un coup, et c'est pourquoi la lame était large, longue et lourde. Ici, contrairement aux épées de combat, on voulait un déséquilibre de la lame par rapport à la poignée afin que le coup de taille eût plus de force.

Cette même particularité technique se retrouve dans l'épée à deux mains qui, elle aussi, se voyait uniquement employée pour trancher.

Mais étudions par le détail cette merveilleuse épée de justice, qui eut certainement son utilisation en Valais.

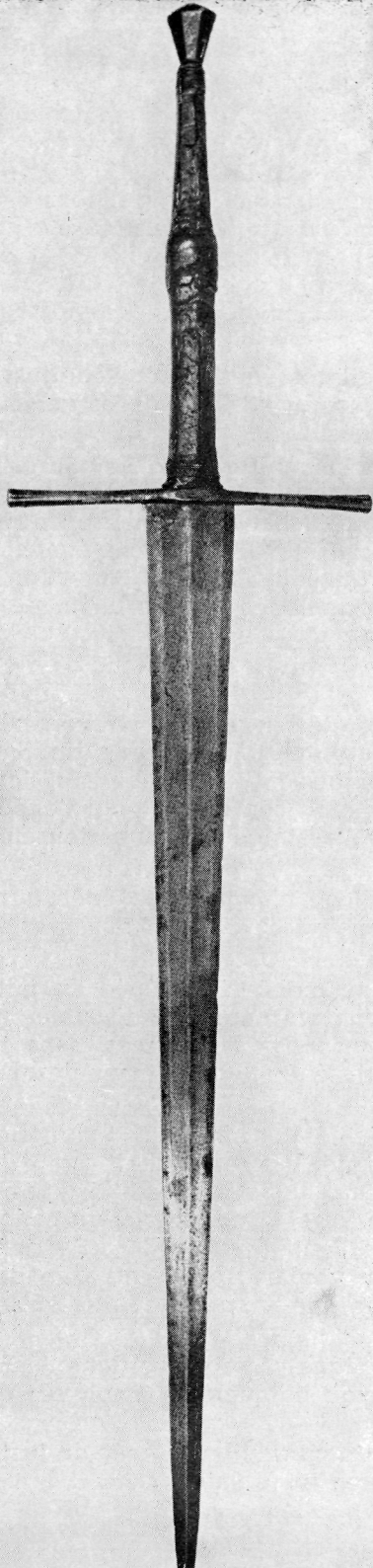


Fig. E. — L'épée de justice  
des Abbés de Saint-Maurice.

Photo de Mme Métrailler-Borlat, Sion

Longue de 1,30 mètre, elle possède une lame de 89 centimètres pour une poignée de 41 centimètres. La lame, très large (7,5 centimètres) vers la garde, s'effile rapidement jusqu'à la pointe, qui est très prononcée pour une épée de cette dimension. Deux gouttières, larges mais peu profondes, donnent à la lame une souplesse relative. Elles sont séparées par une arête médiane peu accentuée. Sur celle-ci, et de chaque côté de la lame, sont incrustées, en laiton, les marques du forgeron et de son habitat. Grâce à elles, il nous est possible de reconnaître le « loup stylisé » qui est l'insigne caractéristique des forges de Passau (Allemagne) (Fig. F.). La seconde marque représente une flèche au fût barré et doit être le signe personnel du batteur d'armes. Le Musée National Suisse à Zurich possède une épée de forme et de marque identiques, bien qu'un peu plus petite. Une autre épée de forme très approchante, mais dont les marques ne nous sont malheureusement pas connues, se trouve au Metropolitan Museum de New York.

La garde est droite et de section ronde, allant en s'élargissant vers l'extrémité des quillons. Elle a une envergure de 30 centimètres.

Avec ses quelque 40 centimètres, la poignée est très intéressante. En effet, cette partie représente presque le tiers de la longueur de l'arme, ce qui est vraiment exceptionnel. La fusée, en bois, est de section hexagonale et va en s'amincissant vers le haut. Elle est recouverte de cuir, lequel porte encore quelques traces de gravures. Le centre de la poignée est ceinturé par une bague de cuir festonné.

Le pommeau est petit en proportion du reste de l'arme. De forme octogonale, il est une des particularités marquantes des épées gothiques du milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Ses dimensions très réduites semblent bien confirmer que cette épée ne devait pas servir en combat, mais bien plutôt dans le but unique de trancher. Cette épée n'est bien équilibrée que si elle se tient à deux mains. Or, pour une épée à deux mains, la lame semble trop courte. Reste donc la solution de l'épée de justice, et là, nous sommes obligés de convenir que tout concorde admirablement : proportions, puissance de la lame, forme générale, déséquilibre, etc...

On pourrait songer à l'éventualité d'une épée « d'arçon », mais encore là, il semble impossible qu'une épée de cette sorte se trouve en Valais.

Une parenthèse s'impose à ce sujet.

Durant le moyen âge, les hommes d'armes (guerriers montés et revêtus de l'armure) se rendaient au combat munis de deux épées. L'épée de combat classique, qui était suspendue au baudrier, et l'épée d'arçon, plus longue et plus lourde, qui, comme son nom l'indique, était fixée à l'arçon.

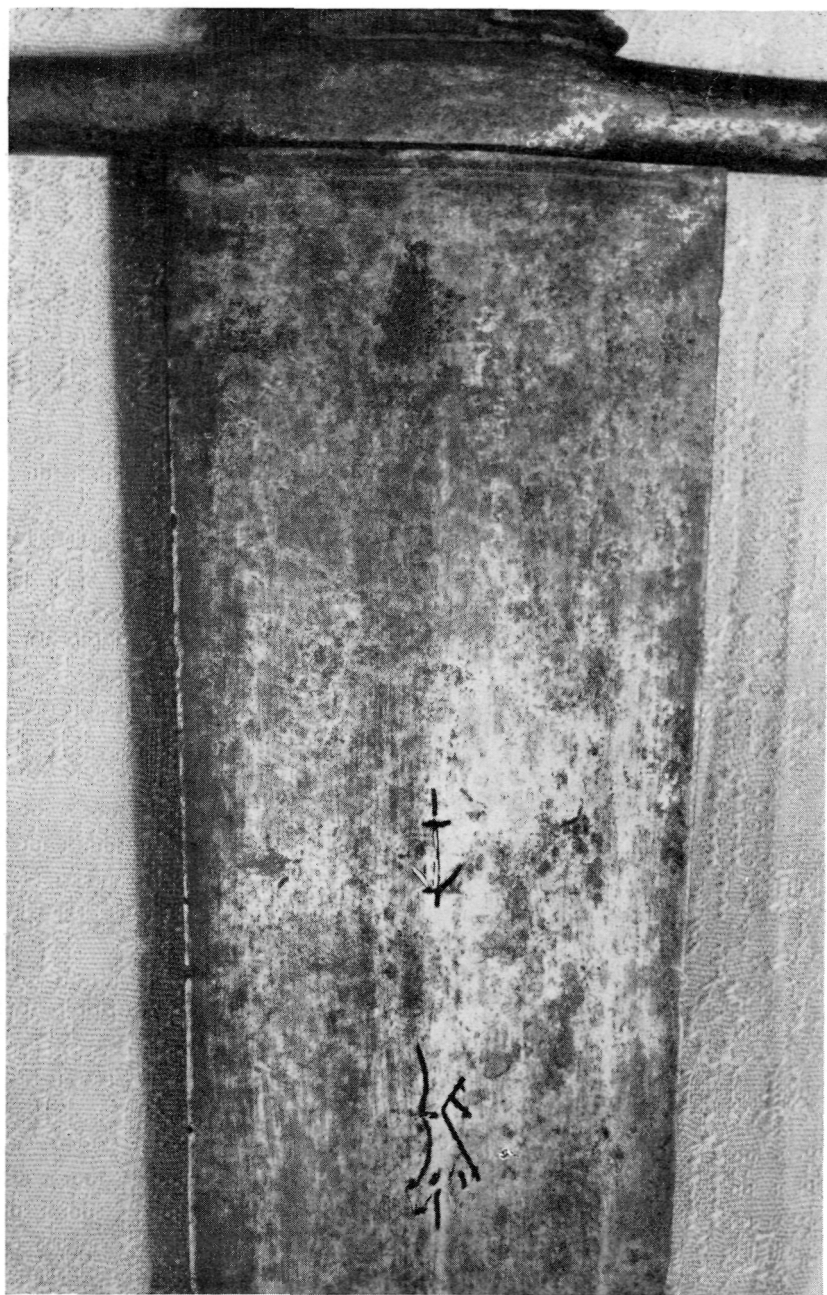


Photo J.-M. Theurillat, Saint-Maurice

Fig. F. — Détail et poinçon de l'épée de justice agaunoise.

Au cours de la charge et pendant la mêlée qui suivait, de nombreux chevaux se trouvaient renversés, éventrés ou les jarrets coupés. L'homme d'armes se trouvait alors démonté et livré aux piétons adverses. Revêtu de sa pesante armure, il ne pouvait se défendre que difficilement contre ses adversaires, plus nombreux et habillés beaucoup plus légèrement que lui. Il saisissait alors son épée d'arçon et, au moyen de grands moulinsets, il faisait place nette autour de lui. Cette épée n'était utilisée que dans ces circonstances ou encore lors des combats singuliers à pied.

L'épée d'arçon était donc une arme affectée exclusivement à l'usage des guerriers montés. Il est notoire qu'en Suisse, à l'exception de quelques dignitaires, l'armée ne comprenait pas d'hommes d'armes. La force de nos troupes médiévales résidait avant tout dans l'infanterie, et la cavalerie faisait totalement défaut. Nous ne pensons donc pas pouvoir reconnaître dans cette épée une épée d'arçon, et, si la lame peut laisser subsister un doute, la longueur de la poignée se charge de le dissiper.

D'après la marque gravée sur la lame, nous avons vu que celle-ci provenait d'Allemagne (Passau). Que ceci ne soit point un écueil dans nos recherches. La réputation de certains forgers d'armes étrangers (Solingen, Passau, Milan, Tolède, etc.) était telle au moyen âge, que les fourbisseurs des pays moins fortunés en maîtres armuriers, commandaient à ces forgerons des « faisceaux » de lames nues. Une fois en possession de celles-ci, les divers fourbisseurs montaient la garde et la poignée. Souvent aussi, ils apposaient leur marque sur ces parties, et c'est pourquoi il est courant de trouver des épées portant des marques de pays et d'armuriers différents, les unes sur la lame, les autres sur la poignée ou sur la garde.

A notre avis, nous nous trouvons donc bien en présence d'une épée de justice, qui servit en Valais durant la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Arme en parfait état de conservation, elle ne déparera en rien les trésors de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune où, nous en sommes certains, beaucoup de personnes viendront l'admirer.

---

<sup>15</sup> Le fait qu'on ne put trouver en 1804 un glaive de justice en Bas-Valais pour une exécution (Ghika, *ibid.*, p. 610, note 47) ne constitue pas une objection contre l'authenticité du glaive abbatial, car, à cette époque, la fin de l'ancien régime et des droits seigneuriaux était encore récente et l'on comprend parfaitement que l'Abbaye n'ait eu aucune envie de prendre une part quelconque, fût-ce seulement par le prêt d'un instrument, aux actes judiciaires d'un nouveau régime. Peut-être même avait-on mis à l'abri quelque part cette ancienne épée, comme l'on avait dispersé les pièces du Trésor de l'église en les confiant à des amis sûrs à travers la région.

### III. Glaive de justice de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle

(Fig. G et H)

De quelques années plus jeune que l'épée de justice de l'Abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, ce glaive de justice nous montre une forme typique de l'armement médiéval. Il s'agit ici d'une épée dite à « une main et demi ». Ces épées permettaient indifféremment l'emploi à une ou à deux mains, ceci au prorata de la force que l'on destinait au coup.

Nous employons intentionnellement le nom de « glaive » pour désigner cette arme, car l'absence totale de pointe en fait une arme exclusivement de taille. C'est également cette absence de pointe qui nous permet de classer cette arme parmi les instruments d'exécution de la haute justice.

Plus court que l'épée précédente, ce glaive mesure néanmoins 1,24 mètre, pour une longueur de lame de 96,5 centimètres. Cette dernière a ses tranchants, presque parallèles, qui se rejoignent par un brusque arrondi.

La fusée, en parfait état, est en bois recouvert de cuir noir, craquelé par le temps. Elle possède au milieu de sa hauteur un renflement qui délimite bien la position des mains.

La garde, de section rhombique, avec ses quillons légèrement incurvés vers la lame, semble plus ancienne par sa facture que le reste de l'arme, et fait de celle-ci un glaive composite<sup>16</sup>. Assez fréquentes au moyen âge, ces armes étaient montées par des fourbisseurs qui possédaient dans leur atelier quelques parties d'épées plus anciennes et qui les ajustaient soit sur des lames, soit sur des montures récentes.

Le pommeau en « poire torsadée » est typique de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. D'une très belle facture, à six lobes, il est surmonté d'un bouton de rivet hémisphérique sur lequel est rivée la soie.

A 5 centimètres de la garde, trois gouttières courent au centre de la lame. A leur extrémité inférieure, deux marques identiques adossées (demi-lune à profil humain) sont gravées. Vers la garde, une autre marque, assez effacée et représentant une roue dentée ou une étoile à 7 branches, donne certainement l'origine de cette lame qui, par sa forme, semble provenir également d'Allemagne.

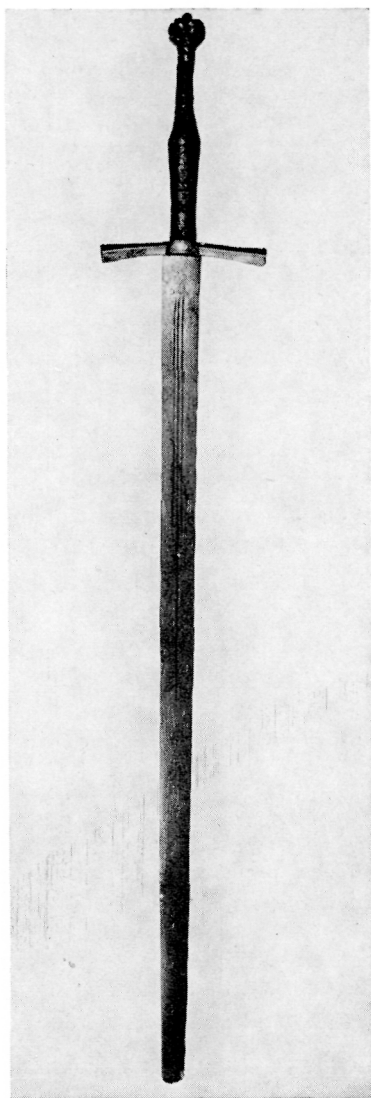
---

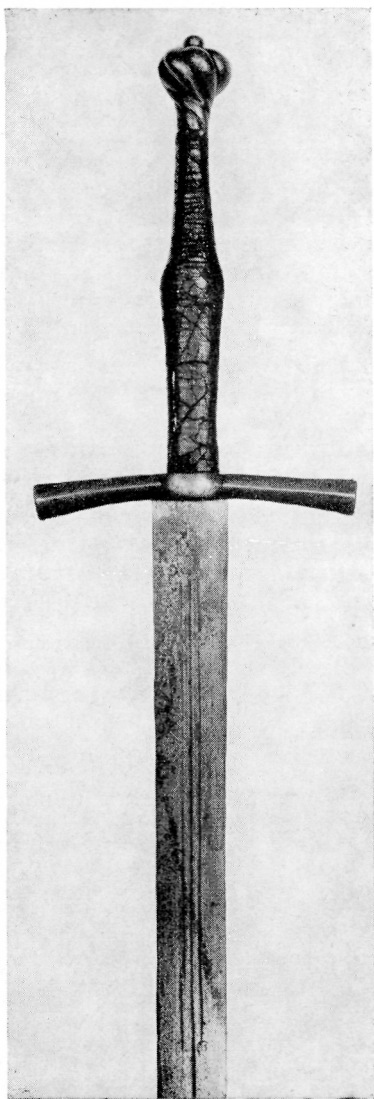
<sup>16</sup> On dit d'une arme qu'elle est « composite », lorsque l'un ou plusieurs de ses éléments proviennent d'époques ou de styles différents.



**Fig. G. — Glaive de justice**  
(propriété de l'auteur)

Photo de Mme Métrailler-Borlat, Sion





**Fig. H. — Détail  
de la même arme.**

Photo de Mme Métrailler-Borlat, Sion

L'absence totale de pointe prouve que ce glaive n'était pas construit pour estoquer, et l'on retrouve dans cette arme un déséquilibre encore plus grand que dans l'épée précédente, entre la lame et la poignée. Celle-ci ne mesure en effet que 27,5 centimètres et ne représente qu'environ le cinquième de la longueur totale de l'arme. Utilisé par des mains expertes, ce glaive devait avoir une puissance de frappe peu ordinaire.

Ici, l'hypothèse de l'épée d'arçon peut être plus plausible quant à la forme générale de l'arme, mais encore une fois, cette attribution nous paraît impossible. L'épée d'arçon était conçue de manière à pouvoir être utilisée pour la taille et l'estoc. Or, il n'y a pas besoin d'être connaisseur pour voir que ce glaive n'est pas destiné à percer quoi que ce soit.

Ces différentes constatations nous obligent donc à classer cette arme dans la même catégorie que la précédente, à savoir parmi les glaives de justice, dont elle remplit toutes les conditions.

Cette arme remarquable est très intéressante par sa facture composite. Par divers recoupements, et en remontant la filière (malheureusement incomplète) de ses possesseurs successifs, on peut attribuer ce glaive de justice au canton du Valais.

Comme pour la plupart des armes anciennes, il est très difficile de lui accorder une origine exacte avec certitude.

Le peu d'intérêt que l'on accorde aux armes anciennes, à moins que celles-ci ne soient des souvenirs de famille ou des pièces artistiques, est regrettable. Trop de temps s'est écoulé pendant lequel ces témoins de notre passé sont restés dans l'oubli, voyageant au gré des successions ou des antiquaires, pour aboutir souvent à des centaines de kilomètres dans un grenier poussiéreux, où ils attendent le moment de reprendre leurs pérégrinations. Beaucoup dorment encore dans quelque coin perdu, et souvent leur propriétaire ignore même leur présence. Ces vestiges de notre Histoire méritent-ils un tel abandon ? L'épée gothique, dont nous vous entretenons au début de cet exposé, est un de ces vestiges, qui, malgré sa richesse et sa perfection, ne laisse la porte ouverte qu'à des hypothèses. L'arme a survécu à plus de 500 ans d'abandon, alors que le souvenir même de son possesseur (ou de ses possesseurs successifs) s'est estompé depuis longtemps dans la nuit de l'oubli. C'est ici que prennent toute leur signification les paroles de l'Ecclésiaste : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas* ; de l'homme puissant et adulé, il ne reste que le seul emblème de son éphémère magnificence.

# Bibliographie

- BLAIR Claude, *European Armour*, London, 1958.
- BRUHN-HOFFMEYER Ada Dr, *Middelalderens Tveaggede Svaerd*, Copenhagen, 1954.
- BRUSTEN Charles, *L'Armée bourguignonne de 1465 à 1468*, Bruxelles, 1953.
- FORRER R. Dr, *Die Schwerter u. Dolche in ihrer Formenentwicklung*, Leipzig, 1905.
- GESSLER E. A. Dr, *Führer durch die Waffensammlung des Landesmuseums*, Zurich, 1928.
- GRANCSAY Stephen V., *Medieval and Renaissance Arms and Armor*, Hagerstown (Maryland), 1955.
- LACOMBE P., *Les armes et les armures*, Paris, 1886.
- POSCHENBURG Viktor, *Die Schutz- und Trutzwaffen des Mittelalters*, Stuttgart, 1950.
- ROBERT L., *Le Musée d'Artillerie*, Paris, 1891.
- SCHNEIDER Hugo Dr, *Schwerter und Degen*, Berne, 1957.
- VIOLET-LE-DUC E., *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, Paris, 1855, 6 vol.
- WEGELI Rudolf Dr, *Inventar der Waffensammlung des bernischen historischen Museums*, Berne, 1929.